

An abstract painting featuring a vibrant yellow background with thick, expressive brushstrokes in shades of blue, red, pink, and white. The composition is dynamic and layered, with various colors overlapping and creating a sense of movement and depth. The text is centered over the painting.

Françoise Cyna
La milonga
est annulée

Françoise Cyna

La milonga est annulée

© Françoise Cyna, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-0733-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La vida es una milonga, y hay que saberla bailar ! »

La vie est une milonga, et il faut savoir la danser !

Pedro Laurenz

« Sacále viruta al piso, hasta romper los zapatos. »

Sortir les copeaux du parquet jusqu'à s'en briser les chaussures.

Francisco Canaro

NUIT 1

La milonga est annulée. La rue est noire et déserte. Sur le mur, à l'adresse indiquée par l'application « Hoy Milonga », indispensable outil des tangueros de Buenos Aires, je découvre une affiche avec Camila et Gustavo, mes maestros, magnifiques en pause tango. L'adresse est la bonne, mais la lumière est éteinte. Je suis maquillée, parfumée, habillée, j'ai un change et deux paires de chaussures dans mon sac qui pèse des tonnes. Je suis fatiguée, j'ai le voyage et le décalage horaire dans les pattes. Buenos Aires est sombre et m'est inconnue, je suis seule.

Tout à coup, surgie de nulle part, la voix éraillée et unique de Gustavo : il me reconnaît et m'enlace comme ils savent le faire, avec affection et la grande sincérité du moment qui n'apparaît pas dans nos bises convenues. Je suis reçue ! Après cette accolade, il m'explique que la milonga est annulée, car il manque un papier administratif, dans un pays qui manque de tout, je ne suis pas étonnée. Il reste gai et généreux comme toujours. Il m'offre un précieux ticket, qu'il ne faut absolument pas que je perde, car il me donnera droit à une réduction pour la milonga de la semaine prochaine que je ne dois pas rater parce qu'elle sera « géniale » ! Il m'embrasse à nouveau et me laisse partir seule dans la nuit après m'avoir conseillé d'aller à Grichel, à l'autre bout de la ville « où je danserai sûrement » sous-entendu : tu ne danseras pas partout ! Ça y est ! la pression, le challenge, est-ce cela que je suis venue chercher ici, si loin de chez moi ? Oui, sans doute, une sorte de réassurance, de remise sur le marché, une façon de me prouver que j'existe encore, que je vis, que je suis désirable et pas déjà éliminée de cette grande compétition qu'est la séduction dont personne ne parle, mais qui nous obsède. J'ai l'âge que j'ai, je le sais bien sûr, même si les gens me disent que je ne le fais pas, parfois je le fais quand même, c'est normal, ce n'est pas grave, la vie est ainsi, nous avons eu notre début et nous aurons notre fin. Nous sommes locataires, nous avons eu notre temps, avons joué notre partie, la suite est à écrire et la fin est la seule chose dont nous sommes certains ! Aujourd'hui, je pars vers ailleurs, je vieillis, mais il est tellement bon de faire semblant de ne pas le savoir quand mes jambes s'affolent au rythme de la musique, quand je me noie dans la magie du tango et que je souris les yeux fermés, engloutie entière dans cet art qui vous arrache à tout, à l'âge qui passe, au corps qui commence

imperceptiblement à changer, à mon cœur qui trouvera toujours une raison de pleurer, d'avoir peur... Oui, je suis venue chercher cela ici, me replonger le temps d'un séjour dans ce bain de jeunesse que je retrouve chaque année, qui me régénère et me fait du bien. Et si cela aussi était déjà fini ? Si je restais assise comme les autres femmes ? Qu'ai-je de plus ? Rien, je sais danser, j'ai la stratégie du regard, je peux sourire quand mon cœur est triste, faire semblant, prendre l'air indifférent quand mon corps tremble, mais sinon ? Quoi d'autre ? Serai-je à la hauteur ? J'espère, je verrai...

Je tourne un peu en rond dans le quartier. J'ai faim, mais je n'ai pas envie de dîner seule, de me plonger dans mes pensées, de faire le fameux point dont je n'ai pas besoin, de revenir sur ma vie que je me suis décidée à quitter quelques jours. Ici je suis ailleurs, loin de tout, je veux juste noyer mon esprit dans le tango, stopper ma musique intérieure pour me rendre disponible à une autre, plus légère, celle du tango, qui fera cesser les murmures permanents et obsédants qui bruissent dans ma tête. Je veux simplement m'asseoir, commander mon verre de rouge et ma bouteille d'eau, et sourire. Je veux attendre les cavaliers, noyée dans la mélodie du tango, ses paroles tristes, cet effet qu'elle a sur moi quand elle me prend, qu'elle me remue, qu'elle évacue le reste pour me laisser animale, présente ici et maintenant, les yeux bien ouverts, prête pour la chasse, mais une chasse apaisée qui sait que l'enjeu est faible, que le moment à lui seul est mon moment.

Finalement mes pas, imprévisibles en ces instants de liberté ont choisi El Beso. C'est à côté de mon hôtel et près de la milonga annulée, pas besoin de taxi, je rentre à pied quand je veux : si je suis fatiguée ou que personne ne m'invite, je pars, je marche et je me couche. Ce sera forcément désert, le jeudi n'est pas un bon jour, ou peut-être n'y aura-t-il que des vieux, des « mayores » comme ils disent, c'est beaucoup plus joli, plus élégant, plus respectueux aussi, ça donne presque envie d'y être, y suis-je déjà ? Peut-être, ce n'est pas grave, le vin et la musique seront suffisants.

El Beso. J'ai connu cet endroit le premier jour de mon premier voyage à Buenos Aires. Petite rue près du centre, à deux pas la majestueuse Avenida Corrientes. Sa porte en bois rouge est ouverte sur une entrée dont le mur du fond est orné d'une grande affiche sur laquelle le visiteur peut admirer un couple de danseurs dans sa pause finale, les yeux dans les yeux, le buste de la femme renversé, l'homme penché sur elle, lèvres entrouvertes. En bas de l'affiche, les

horaires des cours de tango « milonguero » répartis sur l'ensemble de la semaine, qui constituent la spécificité de ce lieu légendaire. Le tango milonguero est différent du tango salon, lui-même différent du tango nuevo et du tango de scène. Ce sont des mondes séparés dont la particularité évidente pour le danseur chevronné est très difficile à percevoir pour le novice. El Beso, c'est milonguero, c'est ainsi.

À gauche de l'entrée, une porte fermée. Je l'ouvre. Un escalier sombre. Dès la première marche le visiteur entend la musique, il est à El Beso, cet endroit légendaire dont tous les professeurs parisiens parlent depuis le début, le lieu des géants du tango qui font rêver tous les élèves, celui des « vieux milongueros » comme ils disent, ceux qui ne dansent que si la musique leur plaît, qui ne vont inviter la danseuse qu'après son premier ou deuxième tour de piste quand ils l'ont évaluée et que la combinaison entre son niveau de danse et son physique leur a paru acceptable. Bien sûr, le niveau de danse compte peu quand le physique est avantageux et l'inverse n'est pas toujours vrai, mais ici comme partout l'injustice est de mise, à chacun et surtout à chacune ses atouts et ses faiblesses...

En haut des escaliers : le dos du bar, un endroit désordonné et mal éclairé, loin du mythe, rien de grandiose. À gauche, la caisse. Une petite femme au sourire jovial m'accueille. 170 pesos, l'année dernière c'était 120, l'année d'avant 80. Pour nous, rien ne change, le prix a même un peu baissé avec le cours du peso qui s'est effondré, pour eux qui sont payés en pesos, il a plus que doublé en deux ans ! Les milongas cette année ne seront sans doute pas aussi peuplées que les années précédentes, certains piliers des autres années seront peut-être absents. Moi j'ai peur qu'ils soient morts quand je ne les retrouve pas, non, ils sont juste devenus pauvres en l'espace de quelques mois.

Tout le monde ne meurt pas si vite, en dehors d'Hector le photographe, petit et gros avec son éternelle cigarette aux lèvres, tellement chaleureux, personnalité truculente et incontournable du tango de Buenos Aires, appelé ici le tango porteño, du nom des habitants de la ville. Mon ami, mais l'ami de tous par son charisme, son parcours, son talent, la créativité et l'émotion de son tango, son sourire, son rire, sa voix, ses yeux qui pétillaient de vie et de générosité, ses galères, sa solitude, sa souffrance qui jaillissait parfois au détour d'un regard un peu trop appuyé, d'une absence... Si Camila ne me l'avait pas dit, j'aurais pensé qu'il était allé voir sa fille qui vivait au bord de la mer. Et bien non, il était mort,

tout simplement, à 53 ans, le corps usé par la cigarette et ces verres d'alcool partagés qui représentent le vrai danger de ce tango « social ». Il m'a manqué l'année dernière, et je sens que cette année, il me manque déjà.

Je paie. Je chasse Hector de mes pensées, j'aurai d'autres occasions de penser à lui et de le chercher encore au bord des pistes de danse. Je veux profiter de mon premier moment, je suis là, El Beso, tiens-toi bien, j'arrive.

El Beso est petit, El Beso est rouge comme le baiser dont il porte le nom. Des miroirs sur les murs pour donner une impression d'espace, des lustres fastueux tout en verre, dont les mille lumières éclairent la piste carrée. D'autres, plus petits dans la même veine, offrent leur éclat aux tables disposées tout autour. Un poteau central, rouge lui aussi, carré et massif, autour duquel nous tournons tous, depuis toujours et pour longtemps encore si notre Dieu du tango nous en accorde le privilège. El Beso se regarde, El Beso se sent, il se vit, il vous accueille au sein de son univers feutré où tout devient possible. L'organisatrice, petite, cheveux ramassés en un chignon un peu austère, m'indique mon siège. Je lui fais comprendre que je souhaiterais mieux que cette banquette totalement inaccessible, cachée derrière deux rangées de danseuses. Elle me jauge, ma robe bleue de tanguera, mes chaussures assorties, elle se ravise et m'installe derrière certes, mais mieux visible : deuxième rang de tables, sur la gauche, un peu loin du bar, quelques danseurs proches de moi et un champ de vue relativement large.

La place à la milonga constitue un élément stratégique essentiel. En France, chacun se positionne où il veut. Nous nous asseyons, mais si finalement l'endroit ne nous convient pas, nous bougeons, nous sommes libres de nos mouvements. Ici : non. Nous restons assises quoiqu'il advienne, et la place désignée est définitive. Notre partenaire vient nous y retrouver et nous y raccompagne. Aucun moyen de nous en sortir, exception faite de l'éternelle excursion vers les toilettes salvatrices, qui nous permet, les soirs de disette, si ce n'est de nous faire inviter, mais au moins de nous faire remarquer durant le trajet que nous accomplissons lentement vers notre ultime destination, la tête haute, dignes, royales. C'est tout ce que nous pouvons faire. De la même façon nous retournerons à nos places, fières et avenantes, tout en prenant soin de jeter quelques coups d'œil tactiques aux cavaliers potentiels que nous trouverons sur notre passage, ou plutôt à tous les hommes, car choisir, tout en marchant, tout en ne montrant pas que cela a pour but de nous faire inviter, c'est très compliqué, trop pour moi en tout cas !

J'ai une petite table, une chaise et une vue limitée, mais correcte : je pose mes affaires, enfile mes chaussures, sors mon éventail et c'est parti. Sur la piste, déjà beaucoup de monde. Ils dansent sur une série de tango : je les observe. Ils sont superbes, entiers dans leurs histoires, ils se déplacent en silence comme pour ne pas déranger la musique, ils glissent. Leurs regards sont absents, les femmes ferment souvent les yeux, les hommes sont à leur tâche. Il leur faut gérer l'espace, guider la danseuse, suivre la musique, et surtout, en plus de tout cela, écouter, respecter et comprendre la personne unique qu'ils tiennent dans leurs bras. Les hommes proposent plus qu'ils ne guident, les femmes suivent tout en imposant leur présence, et gardent la liberté de certains ajustements. Elles décident de s'arrêter ou de ralentir un peu quand l'homme leur en laisse la possibilité, elles le font et en profitent pour placer de petites fioritures, pour échanger subtilement avec leur danseur. Il n'est pas question de pouvoir ni d'autorité chez les bons danseurs, hommes et femmes sont dans le don, dans l'écoute, le partage. Chacun joue sa partition pour l'autre et le bonheur du couple lui-même. Les pas et leurs enchaînements plus ou moins sophistiqués ne sont que les accessoires d'un dialogue qui se situe ailleurs, dans la connexion profonde de deux êtres reliés l'un à l'autre et unis par la musique.

Le déroulé exact de la musique du tango dans les milongas ou bals tango traditionnels du monde entier est le suivant : quatre tangos, une pause, quatre autres tangos, une pause, trois ou quatre vales, une nouvelle pause, puis de nouveau deux fois quatre tangos séparés par une pause, puis trois milongas, une pause et la séquence reprend depuis le début, selon cet ordre immuable. Seuls certains bals nuevos ou alternatifs se permettent parfois de ne pas respecter cette séquence.

La série de tangos, vales ou milongas est appelée tanda, la pause cortina. À Buenos Aires encore plus qu'ailleurs le DJ donnera une certaine homogénéité à la tanda, morceaux chantés ou non, plus ou moins toniques, plus ou moins rapides, un compositeur, un chanteur, une époque.

La milonga, vous l'avez compris, est le nom donné à Buenos Aires et dans le monde entier au bal tango, mais c'est également le nom d'une des danses qui le constitue. En général plus rapide que le tango, le rythme y est premier. Elle se danse différemment du tango, de façon plus ancrée dans le sol, sur des musiques plus primitives, moins sophistiquées, remontant aux origines du tango avec ses tambours qui parfois se déchaînent sur les rythmes « Candombe » nés en

Uruguay venus d'Afrique et de Cuba. Les pas sont petits, pas de pause, pas de fioritures, des temps et des contretemps, un tempo qui soudain se dédouble pour inclure des petits rebonds. La danseuse comprend cette rupture par un changement subtil de position du corps de l'autre, par une montée de son centre de gravité. En quelques microsecondes elle s'adapte pour suivre, quoi qu'il arrive. Pas question d'indépendance ou d'expression individuelle, une feuille de papier de soie sépare les deux protagonistes, elle ne doit ni se déchirer ni se froisser, il ne faut ni l'écraser ni la faire tomber, c'est un art, un équilibre. La symbiose entre les deux partenaires est encore plus intense qu'au tango, aucune imprécision, aucune erreur, au risque de perdre la connexion et de transformer brutalement la magie en un embarras des plus encombrants. La milonga qui paraît légère peut s'avérer encore plus puissante que le tango. Impossible de s'égarer, aucune pensée parasite, les yeux des danseuses, les miens en tout cas, restent fermés de peur de gripper le système ; cette musique est première et primaire. Elle submerge les couples. Aucun automatisme, du ressenti exclusif. Une technique fine qui requiert vivacité et rapidité. Les éclats de rire sont monnaie courante à la fin de ces morceaux-là durant lesquels la concentration est totale et le relâchement qui la suit d'autant meilleur. C'est une danse qui est enseignée au même titre que le tango dans tous les cours en Argentine, mais très peu en France pour des raisons qui m'échappent encore. Elle nécessite, comme le tango et la valse, d'innombrables heures de travail avant d'être maîtrisée. Les Français n'ont sans doute pas assez de temps à lui consacrer, ou pas assez de patience et d'humilité pour se confronter à l'apprentissage ingrat d'une nouvelle technique. En France, beaucoup de danseurs ne dansent jamais la milonga et en profitent pour se reposer. Ils disent ne pas l'aimer, je les suspecte d'avoir peur d'exposer leurs lacunes ou de se compromettre auprès des danseuses en les entraînant dans des danses qui peuvent tourner à la catastrophe quand leur niveau technique n'est pas suffisant. Ici, les pistes sont presque aussi remplies pour les milongas que pour les tangos.

La valse se danse également différemment du tango. Comme sur sa cousine viennoise, les danseurs tournent sur la valse argentine. La musique est belle, toute en rondeur, la danse est fluide. Plus d'arrêt, de pause, de sentiment ou de profondeur, la valse surfe sur le léger, sur les courbes du plaisir. Le couple en communion ne fait qu'un, l'harmonie règne, le plaisir est total, loin de la sensualité du tango et de l'humour de la milonga. La valse est gaie. Elle est entièrement guidée. La très bonne danseuse peut se livrer à quelques fantaisies